

« **Fear Is A Man's Best Friend** » – Entretien avec Manuel Esposito à propos de
Lacan & le rock

Justine Rabat : Le titre de ton ouvrage – Lacan & le rock – sonne comme un cadavre exquis, quelle idée étrange de rapprocher Jacques Lacan et le rock ! Peux-tu nous en dire un peu plus ?

Manuel Esposito : Tu as une excellente idée de parler de cadavre exquis. C'est exactement ce mouvement-là qui est à l'origine de ce livre. Une certaine forme de jeu qui rend possibles de nouvelles voies d'explorations et surtout d'expérimentation. J'ai cherché avec le rock à trouver un nouveau point depuis lequel écrire sur Lacan – je veux dire par là une approche qui serait à la fois originale et volontairement déstabilisante autant pour des psychanalystes – ou toute personne intéressée par la psychanalyse – que pour des fans de rock. La première personne que j'ai cherché à déstabiliser, c'est moi. Je me suis pris comme cobaye en vue d'expérimentations littéraires et l'idée c'était aussi de chercher un point d'écoute singulier : je cherchais à redécouvrir l'œuvre de musiciens que j'écoute depuis très longtemps et associer l'œuvre de Lacan à celle de Dylan de Bowie de Cale, Joy Division... C'était l'occasion de les redécouvrir complètement. Autant sur le plan des thèmes que sur le plan des sons – ce que Lacan m'a le plus apporté c'est la (re)découverte d'une certaine forme d'écoute. À aucun moment l'idée pour moi n'a été de « psychanalyser » les musiciens dont je parle. J'ai plutôt cherché à jouer au docteur Frankenstein dans la mesure où avec des morceaux de Lacan et des morceaux de rock j'ai voulu créer une créature hybride. Disons une version drôle de Frankenstein, qui tend plus vers Mel Brooks que vers Boris Karloff – ou même quelque chose de la douce schizophrénie de Jerry Lewis dans *Docteur Jerry et Mister Love*. Mon

texte c'est aussi comme une grosse note de bas de page faite à un texte que j'aime beaucoup qui s'appelle *Freud et la pop* de Klaus Theweleit. L'idée c'était de répondre à *Freud et la pop* avec *Lacan et le rock*. Le texte de Theweleit est sans aucune hésitation possible l'un des cinq meilleurs textes écrits sur la culture pop.

J. R. : Et quels seraient les quatre autres ?

M. E. : Lipstick Traces de Greil Marcus – je trouve très intéressant l'idée que Greil Marcus ait pu écrire une préface à une édition américaine de *Sens Unique* de Walter Benjamin¹, comme si en écrivant ce texte-là il avait pu créer un lien entre Benjamin et le rock – évidemment les textes de Lester Bangs, de Simon Reynolds, et d'Ellen Willis.

J. R. : Dans Lacan & le rock, tu mobilises une quantité folle de références, tant pour le rock que pour la psychanalyse : quelle chanson choisirais-tu si tu ne devais en choisir qu'une seule ?

M. E. : Sans aucune hésitation, ce serait une chanson de John Cale – j'aurais envie de dire « Guts ». Je lui consacre quelques pages à la fin de *Lacan & le rock*. Et ce qui m'a fasciné, c'est la rencontre possible entre toute la réflexion développée par Lacan sur la béance, le manque et un vers de cette chanson de Cale (« *There should never be holes at all* ») qui par sa concision rendrait presque accessibles les élucubrations de Lacan qui sont pour moi largement aussi surprenantes et rock que les gesticulations d'Iggy Pop. Le point de départ de *Lacan & le rock*, cela reste l'idée de faire se rencontrer deux grandes passions, la psychanalyse et le rock. Pour revenir à ta question, j'aurais envie de dire « Guts » mais j'hésite avec « Fear Is A Man's Best Friend » : pour cette simple formule-talisman, que la peur peut être notre meilleur allié, c'est-à-dire que nos défauts, tout ce par quoi nous pouvons nous sentir mal, c'est aussi par là que nous pouvons nous soigner. Il ne s'agit plus alors d'effacer purement et simplement une partie de nous qui serait « défectueuse » – comme si nous étions des machines qui n'attendraient que d'être réparées ou des humains oubliés dans une dictature qui n'attendrait que

1. Cf. Walter Benjamin, *One-Way Street*, The Belknap Press, 2016.

d'être « rééduqués » pour être plus efficaces – mais d'apprendre à vivre avec. Je reste absolument fasciné par les cris de John Cale sur ses albums et les multiples versions de « Fear » que je commente dans *Lacan & le rock* permettent de se rendre compte que le gallois en connaît un rayon en matière d'angoisse et de sublimation.

J. R. : Justement, comment as-tu rencontré Lacan et à quand remonte ta passion pour le rock ?

M. E. : Je voudrais te répondre en te parlant d'abord d'une manie qui me permet de parler à la fois de Lacan et du rock : celle de collectionner des objets – et en particulier des livres, des CDs, des vinyles et cela remonte à mon adolescence, le moment où j'ai découvert le rock. Cela passe par mon premier numéro de *Rock & Folk*, je m'en souviens parfaitement, il y avait les Rolling Stones en couverture, c'était le numéro 449 de janvier 2005, j'avais donc quatorze ans. Il y avait avant les disques et CDs de mes parents qui traînaient à la maison – le souvenir d'une K7 des *Greatest Hits* de Bob Dylan écoutée en voiture pendant toute mon adolescence – mais c'est vraiment la lecture de ce numéro de *Rock & Folk* qui a été déterminante et qui m'a permis de découvrir un univers immense. Pour Lacan, cela se passe quelques années plus tard – au début de mes études de Lettres au moment où j'ai découvert le structuralisme, j'ai lu *Encore* de Lacan et les *Mythologies* de Roland Barthes. C'est surtout durant ma thèse que j'ai beaucoup lu Freud et Lacan et que le lecteur assidu de *Rock & Folk* a rencontré le lecteur maniaque de Lacan, c'est le moment de l'hybridation complète. J'ai voulu faire se rencontrer plusieurs temporalités – l'adolescence et tout ce qui a suivi. Explorer des souvenirs d'adolescence et les redécouvrir. L'écriture de *Lacan & le rock* a été comme un voyage dans le temps, j'ai redécouvert des strates temporelles, des moments de l'histoire de la psychanalyse et des moments de l'histoire du rock que j'ai pu associer.

J. R. : Tu continues dans Lacan & le rock un jeu avec les dates qui était déjà présent dans Basquiat, mai 1968, je pense en particulier au chapitre intitulé « 1972-1973, les ravages de l'amour » et au fragment intitulé « Amour 73 ». On pourrait parler d'une forme de « mise

en scène » des dates, peux-tu nous parler de ces expérimentations avec les dates que tu mets en place d'un texte à l'autre ?

M. E. : Pour te répondre, j'ai envie de dire que cela doit venir du fait qu'avant de faire des études de Lettres, j'ai sérieusement envisagé de faire des études d'Histoire. La littérature et l'histoire me passionnaient à égalité, mais il a fallu faire un choix. Et c'est sans doute pour cette raison que j'ai toujours continué à penser les choses – qu'il s'agisse de musique, littérature, ou même de psychanalyse – en fonction des dates. Cette inscription dans le temps, la recherche de traces, est pour moi très importante. En ce qui concerne le chapitre que tu évoques, je me suis intéressé à l'année 1973 dans *Lacan et le rock* en faisant se rencontrer le contenu du séminaire donné cette année-là par Lacan (*Encore*) et quelques-uns des meilleurs albums sortis en 1973, *Aladdin Sane* de Bowie, *Raw Power* des Stooges, *Paris 1919* de John Cale, *For Your Pleasure* de Roxy Music, ou encore *Catch A Fire* de Bob Marley. L'idée, c'était d'écouter les ritournelles de Lacan et celles qui sortaient en 1973. L'idée était de dresser un parallèle entre une toute petite portion de l'histoire de la psychanalyse (le séminaire de Lacan en 1973) et un tout petit morceau de l'histoire du rock (les albums que je viens de mentionner). C'est ma façon de pratiquer une forme un peu déviante de la microhistoire – je me souviens encore du jour où j'ai acheté *I benandanti* de Carlo Ginzburg à Turin dans une librairie près de la via Po, je ne me suis pas remis de cette lecture et surtout de la lecture de *Il formaggio e i vermi*, sans doute l'une des lectures qui a le plus compté pour moi, l'un des plus beaux livres du monde – Calvino disait cela de *La Chartreuse de Parme*, j'aurais envie de le dire à mon tour du livre de Carlo Ginzburg qui peut se lire avec autant de plaisir qu'un roman de Stendhal.

Construire une vision hérétique de la psychanalyse et du rock, toute l'idée du livre est là : je me suis rendu compte que Jacques Lacan et Elvis Presley commencent leurs œuvres la même année, en 1953, rétrospectivement cela donne l'impression que cela se passe presque au même moment, c'est ce dont je parle au début de *Lacan & le rock*. À partir de ce hasard historique, j'ai voulu parcourir de manière parallèle l'histoire du rock et celle de la psychanalyse de manière à proposer une introduction non orthodoxe

à la pensée de Lacan et peut-être de développer une sorte de lacanisme impur et rock. Et j'ajouterais pour finir que l'œuvre de Lacan a été pour moi le tremplin le plus bizarre depuis lequel m'élancer pour écrire sur la musique : c'était surtout cela que je voulais, écrire sur le rock.

Lacan & le rock / La Variation / 239 pages / parution : 07/06/2024

Basquiat, mai 68 / La Variation / 155 pages / parution : 05/05/2023